

## 1.1.1

## Identification et hiérarchisation des documents

### 1.1.1.1 Application 1

Dans l'extrait suivant, combien de types de textes identifiez-vous ?

Le mois dernier, Maya El Nabiles se leva à 7 h afin d'arriver à temps chez Baguera pour sa réunion matinale. Elle prit sa douche, s'habilla et voulut mettre la cafetière en marche.

C'était une jolie cafetière beige avec des arabesques peintes sur les côtés. On la lui avait offerte récemment et elle n'avait jamais servi. Or, quand elle décida de l'allumer, rien ne se produisit ! Elle appela son mari à l'aide qui, lui, était bien décidé à rester couché.

– « Je l'installerai dans la journée, utilise l'ancienne ! Tu boiras ton café au travail, avec tes collègues. Tu as une réunion importante, tu ne peux pas être en retard ! »

Rien n'y fit. Maya extirpa du placard la notice et commença à déchiffrer : « cet appareil est destiné de manière exclusive à un usage domestique. Ne pas utiliser à l'extérieur. Brancher votre appareil sur une prise reliée à la terre ».

Elle arriva finalement avec 1 heure de retard.

### 1.1.1.2 L'essentiel à connaître

#### a. Les types de documents

Il existe différents types de documents qu'il faut savoir reconnaître.

**Important pour la synthèse de documents :** les textes s'appréhendent et se « décortiquent » selon un certain ordre. En effet, le jour de l'épreuve, les 4 documents sont présentés de manière aléatoire. Il vous impute de les remettre dans l'ordre avant de les étudier et confronter. Parmi ces documents, certains sont des textes et d'autres des documents iconographiques.

#### b. Les types de textes

Le type de texte est reconnaissable à l'intention de communication qui le sous-tend. Les principaux types de textes sont :

- narratif : raconte des événements (conte, récit)
- descriptif : décrit des objets, des personnages (guide)
- explicatif : explique, informe (article de dictionnaire)
- injonctif : conseille, ordonne (mode d'emploi)
- argumentatif : convaincre, persuader quelqu'un (essai, pamphlet)

## c. Hiérarchisation

Il convient d'exploiter les documents dans cet ordre (facilitation et gain de temps) : textes argumentatifs (il peut y en avoir 2 du même type), explicatifs/injonctifs, narratifs/descriptifs et enfin le document iconographique (qui illustre les idées des textes en les confirmant ou infirmant).

### 1.1.1.3 Application 2

Dans quel ordre étudieriez-vous les extraits suivants ?

1. Recette du gâteau au chocolat : ajouter 200 g de sucre en poudre au chocolat noir coupé en gros morceaux. Faire fondre le beurre. Battre les blancs en neige et les incorporer au mélange. Faire cuire à feu moyen 30 min, servir tiède et déguster avec une boule de glace.
2. En 1815, M. Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de Digne. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans ; il occupait le siège de Digne depuis 1806. [...] M. Myriel était fils d'un conseiller au parlement d'Aix ; noblesse de robe. On contait de lui que son père, le réservant pour héritier de sa charge, l'avait marié de fort bonne heure, à dix-huit ou vingt ans, suivant un usage assez répandu dans les familles parlementaires. Charles Myriel, nonobstant ce mariage, avait, disait-on, beaucoup fait parler de lui. [...] La révolution survint, les événements se précipitèrent, les familles parlementaires décimées, chassées, traquées, se dispersèrent. M. Charles Myriel, dès les premiers jours de la révolution, émigra en Italie. Sa femme y mourut d'une maladie de poitrine dont elle était atteinte depuis longtemps. Ils n'avaient point d'enfants.

V. HUGO, *Les Misérables*

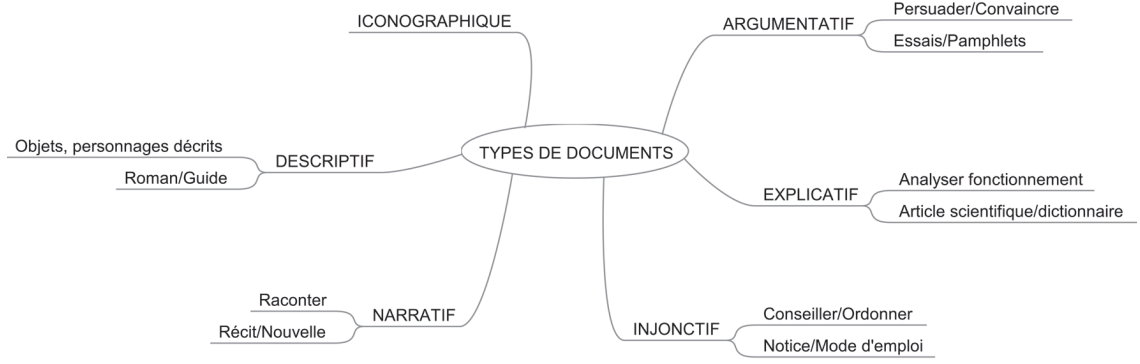
3. C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or, en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.

G. FLAUBERT, *Madame Bovary*

4. Dreyfus sait plusieurs langues, crime ; on n'a trouvé chez lui aucun papier compromettant, crime ; il va parfois dans son pays d'origine, crime ; il est laborieux, il a le souci de tout savoir, crime ; il ne se trouble pas, crime ; il se trouble, crime. Et les naïvetés de rédaction, les formelles assertions dans le vide ! On nous avait parlé de quatorze chefs d'accusation : nous n'en trouvons qu'une seule en fin de compte, celle du bordereau ; et nous apprenons même que les experts n'étaient pas d'accord, qu'un d'eux, M. Gobert, a été bousculé militairement, parce qu'il se permettait de ne pas conclure dans le sens désiré.

E. ZOLA, *J'accuse*

### 1.1.1.4 Outil de synthèse



## 1.1.2.1 Application 1

➔ **Sujet d'annale session 2014 Culture Générale et Expression**

Selon vous, à quelle(s) problématique(s) renverrait le document 1 ?

Vous vous appuyerez ensuite sur les textes du corpus pour confirmer votre réponse.

▶ **Document 1**

Catherine BALET, *Strangers in the Light*  
(Étrangers dans la lumière) n° 3,  
photographie extraite du catalogue  
Steidl, mars 2013

▶ **Document 2**

*Conversation.* Tout ce qui se dit et tout ce qu'on ne dit pas, tout ce qu'on sait et tout ce qu'on ignore, les bruits, les rumeurs, les craintes et les espérances du monde, un peu de calomnie, beaucoup de médisance, un certain fond de justice, la flatterie pour ceux qui vous écoutent, nulle pitié pour les absents, voilà comment, à la rigueur, se peut définir cette chose indéfinissable qu'on appelle *la conversation*.

Quand est-elle née et quand les hommes ont-ils été assez humains pour se réunir et se parler les uns aux autres sans fiel, sans aigreur, et, qui plus est, sans avoir rien à se dire ? Ce sont là de grandes questions que je ne me ferai pas à moi-même, de peur de ne pouvoir pas les résoudre. Toujours est-il cependant que la conversation proprement dite, c'est-à-dire l'élégance, l'esprit, la politesse, les grâces du langage, ce qu'on appelait l'atticisme à Athènes et ce qu'on appelle politesse à Paris, tout cela est né sous le beau ciel de la Grèce, parmi ce peuple qui s'amusait à se gouverner lui-même, dans les écoles, les théâtres et les académies, au pied de la tribune de Démosthène, sur les places publiques entourées de portiques. [...]

Mais ce n'est pas une histoire que nous voulons faire. Il va sans dire que la causerie de l'homme a pris toutes les nuances de ses passions : suivre l'histoire de la conversation humaine, ce serait faire l'histoire universelle. La conversation ce n'est pas toute parole qui sort de la bouche de l'homme, c'est sa parole perfectionnée, érudite, délicate ; c'est le langage de l'homme en société, mais dans une société bien faite, élégante, polie ; la conversation, c'est le superflu de la parole humaine, c'est toute parole qui

n'est pas proférée par la colère, par l'ambition, par la vanité, par les passions mauvaises ; ce n'est pas un cri, ce n'est pas une menace, ce n'est pas une plainte, ce n'est pas une demande, ce n'est pas une prière ; la conversation est une espèce de murmure capricieux, savant, aimable, caressant, moqueur, poétique, toujours flatteur, même dans son sarcasme ; c'est une politesse réciproque que se font les hommes les uns les autres ; c'est une langue à part dans la langue universelle, qui emploie beaucoup plus de voyelles que de consonnes ; c'est une langue que tous croient savoir, entendre et parler, que bien peu savent entendre et que bien moins encore savent parler. Mais j'arrête ici mes définitions, par la raison que plus elles seraient complètes et moins je serais compris.

C'est surtout en France que la *conversation* est un titre de gloire nationale ; c'est presque une gloire littéraire.

Jules JANIN, article « Conversation » extrait du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, tome 6, p. 456-457, 1870

### ► Document 3

#### **Numérique : tous graphomanes**

L'écriture électronique est une écriture démocratique voire anarchique, désinhibée, plus directe, plus décontractée, au point parfois de frôler la grossièreté ou de glisser bien vite – voir les commentaires sur les sites participatifs ou sur Twitter – dans l'invective et l'injure. Les barrières sociales qui bridait l'usage de l'écriture en la soumettant aux normes de la belle écriture, de la correction syntaxique et du « bon français » ont sauté ; de même, sur le Web, ce que les sociologues appellent les « écluses », ces procédures qui sélectionnaient classiquement, dans les médias, ceux qui avaient autorité à parler (les experts, les savants, les politiques, les éditorialistes, etc.), se sont largement ouvertes au profit du quidam<sup>1</sup>, de « l'internaute » et de ses commentaires spontanés, toutes les émotions s'expriment sans ambages et se déversent sur le Web, pour le meilleur et pour le pire. [...]

Faut-il se lamenter sur ces dimensions d'impersonnalité et de virtualité qui accompagnent l'échange électronique, ou bien faut-il y voir une part de ce qui fait, paradoxalement, sa séduction et son intérêt ? Certains sociologues, qui ont interrogé des adolescents américains dont l'usage des SMS et des réseaux sociaux est intensif, en ont tiré la conclusion que ces nouveaux modes de communication permettent justement une forme de contact sans intimité ni promiscuité, un lien à distance qui peut être permanent mais, en un sens, moins troublant, moins pesant parfois que la proximité physique. Sherry Turkle a donné à cette enquête le titre suggestif de « seuls ensemble », *Alone Together* : les individus sont seuls mais reliés, partout où ils sont, ils s'isolent dans une sorte de bulle et se détachent de l'interaction familiale, scolaire ou professionnelle pour communiquer avec leurs amis et contacts, pour rester toujours « entre eux » où qu'ils soient, mais même réunis, « ensemble », ils restent « connectés » avec un « ailleurs » qui paraît toujours plus intéressant qu'ici... L'écriture électronique induit ici une nouvelle forme de sociabilité, de présence à autrui toujours mêlée de distance, et de complicité continue mais médiée par des machines. Elle se traduit par un style d'écriture cool, argotique, phonétique, allusif et abrégé (a2min, LOL, OMG, Koidn9 ?), un mélange ludique de lettres et d'images (les icônes, emoticons et autres smileys alternent avec l'écriture alphabétique et la syntaxe déstructurée) qui prend parfois l'allure d'un code indéchiffrable aux adultes.

Jean-Claude MONOD, « Numérique : tous graphomanes », *Sciences Humaines*, n° 253, novembre 2013

### ► Document 4

*Ippolita s'interroge sur l'« homophilie » engendrée par Facebook ; ce mot, transcription du mot anglais « homophily », désigne la tendance à s'associer avec des individus semblables, soit parce qu'ils appartiennent aux mêmes catégories sociales, soit parce qu'ils partagent les mêmes valeurs.*

Évitons de croire que tout nouveau gadget technologique est en puissance un outil d'émancipation et de démocratie. Rappelons-nous au contraire qu'il devient toujours un formidable instrument d'oppression.

Nous essayerons ainsi de mettre en lumière, à la façon de l'archéologue, les motivations politiques, économiques et historiques qui poussent Facebook à affirmer que le partage est la panacée qui soignera tous les maux de la société. [...] C'est un fait dont il faut bien tenir compte : de nouvelles modalités de relation entre les personnes sont en train d'émerger et doivent être analysées de manière spécifique. Voyons dans le détail ce que nous n'aimons pas dans le Web 2.0 et dans Facebook en particulier.

Facebook promeut l'homophilie, c'est-à-dire la fascination réciproque de ceux qui se sentent appartenir à la même identité, qui n'a rien à voir avec l'affinité. Les « amis » de Facebook sont, du moins sur le plan formel, des individus qui se rapprochent parce qu'ils aiment les mêmes choses : « voici ce que nous aimons », disent-ils. À l'avenir, ils ajouteront peut-être : « voici ce que nous n'aimons pas ». Mais c'est peu probable, car la divergence entraîne le conflit. Nous participons aux mêmes événements, nous sommes égaux, c'est pour cela que nous sommes bien ensemble et que nous échangeons des billets, des messages, des « cadeaux », des jeux, des pokes. Les échanges sociaux se régulent sur le principe de ce qui est identique. La dialectique est impossible, le conflit est structurellement banni, l'évolution (croisement, échange et sélection de différences) est bloquée. Nous restons entre nous parce que nous nous reconnaissons dans la même identité. Exit la déviance, la diversité n'existe pas et ne nous concerne pas le moins du monde.

D'un point de vue social, l'homophilie entraîne la création de groupes homogènes de personnes qui, au sens littéral, se reflètent les unes dans les autres. C'est le contraire exact de l'affinité pour laquelle la différence est, au contraire, un postulat. Cette différence est même valorisée parce qu'elle est le point de départ de toute relation.

Dans les relations d'affinité, les individus se perçoivent et se mettent en relation entre eux, en fonction de faisceaux de différences qui présentent des éléments de ressemblance, un air de famille qui facilite l'interaction. Tout ajustement en fonction du groupe est exclu, parce que c'est l'unicité de l'individu qui crée de la valeur, et non son homogénéité avec le groupe. [...]

Quand l'identité du groupe est construite sur la base de sentiments aussi simples que celui qui s'exprime par le bouton « J'aime », il faut sans cesse répéter ce qu'on aime. D'un autre côté, il est aussi nécessaire de connaître en temps réel ce qu'aiment les autres, pour éviter de désagréables écarts par rapport à l'identité qui renforce notre sentiment d'appartenance. Cimentier l'identité implique qu'on contrôle les autres et soi-même. Il est hors de question de dire que nous n'aimons pas du tout telle ou telle chose, que vraiment nous ne supportons pas telle personne qui figure parmi les amis de nos amis : mieux vaut l'ignorer. Dans les relations, le conflit créatif est remplacé par l'indifférence, mais aussi par la mesquinerie, comme celle qui consiste à publier, pour les contrarier, des photos de nos amis lorsqu'ils n'y sont pas à leur avantage.

IPPOLITA, *J'aime pas Facebook*, Payot, 2012

### 1.1.2.2 L'essentiel à connaître

Il peut sembler facile de décrypter une image mais cela requiert un « œil » et un entraînement afin d'éviter les contresens ou un oubli total dans la synthèse. Erreur fréquente ! L'image est subjective et polysémique. Elle véhicule un message qu'il convient de (bien) interpréter.

Pour ce faire, il faut d'abord décrire correctement l'image en analysant le type (dessin, photo, peinture...), le sujet, le premier et l'arrière-plan, le cadrage, éventuellement le texte s'il y en a, la source (journal...), l'auteur (connu, satirique...) et la date de parution (l'image étant fortement liée à un contexte social, culturel... cela vous évitera les anachronismes).

Ensuite, procédez à l'analyse : quelle est l'intention de l'auteur, la symbolique de l'image, la portée... En quoi vient-elle éclairer les 3 autres documents ?

➔ *Sujet d'annale session 2015 Culture Générale et Expression*

Analysez le document 4 (description et interprétation) issu du corpus de documents suivant.

► **Document 1**

Paris, 2013. Une jeune fille en robe à fleurs et veste en jean élimé enfourche son vélo. Arrivée chez elle, elle allume une lampe de bureau industrielle, posée sur une antique table d'écolier, à côté du canapé Ikea. Elle a presque terminé la saison 6 de *Mad Men* : son MacBook sur les genoux, elle recherche sur Internet des sous-titres en français pendant que le dernier épisode 5 se télécharge. Cette jeune fille appartient à la génération Y. Elle est née en Occident entre 1980 et 1995. Elle vit à Paris, mais elle pourrait aussi bien être nantaise, nîmoise, montpelliéraine. Elle pourrait également être berlinoise, new-yorkaise ou londonienne. Elle pourrait, aussi bien, être un garçon. Sa vie quotidienne est peuplée de références à un temps qu'elle n'a pas connu : elle possède des meubles des années 1950, porte les robes seventies de sa mère, écoute souvent Elvis Presley et Ella Fitzgerald. Pourtant, elle est considérée par les sociologues comme une digital native, c'est-à-dire quelqu'un qui était assez jeune quand les nouvelles technologies de communication ont émergé pour avoir grandi avec elles. Elle possède un smartphone et un ordinateur. Elle utilise depuis longtemps Twitter, Skype et Facebook. Ses photos et vidéos de la vie quotidienne, prises avec son téléphone, alimentent son profil sur Instagram ; elle y applique des filtres qui imitent le rendu de la pellicule, c'est plus joli. Quand elle part en vacances, elle utilise plus volontiers un vieil appareil argentique que ses parents lui ont donné. Un objet symbolise cette fusion entre la technologie contemporaine et celle du passé : la platine vinyle qui trône dans son salon, dotée d'un port pour y brancher son iPod. Les deux derniers concerts qu'elle a vus sont ceux de We Were Evergreen, trio français aux sonorités qui rappellent la beach pop des années 1960, et Tame Impala, un groupe australien dont le chanteur a piqué la voix de John Lennon. Elle appartient à la génération Y, et le vintage peuple sa vie.

Le vintage, c'est la mode de l'ancien. Depuis le début des années 2000, la jeunesse occidentale s'adonne à une sorte de culte pour les vêtements, les accessoires, les meubles et les productions culturelles de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le mot « vintage » fleurit partout, sur les devantures des magasins de vêtements et aux frontons des festivals et salons. Il hante les séries télévisées à succès comme *Mad Men*, qui met en scène des publicitaires new-yorkais des années 1960, et sert de prétexte à des films d'époque dont les auteurs sont nostalgiques. La musique se fait sous l'ombre tutélaire de Bob Dylan, de Pink Floyd, de Serge Gainsbourg. Les meubles de Pierre Paulin et le lounge chair d'Eames n'ont jamais été aussi prisés. Les jeunes des années 2010 vivent dans un équilibre permanent entre des éléments ultra-contemporains et des résidus des Trente Glorieuses.

En même temps qu'ils sont en train de construire le monde de demain, ils chérissent une époque qu'ils n'ont pas connue. [...] Le vintage est le témoin d'un nœud d'incompréhension entre les babyboomers et leurs enfants. Et ce nœud est fondé sur une définition 40 de la jeunesse qui a changé. Quand on dit « jeunesse », la génération de nos parents entend « révolte », « nouveauté », « nihilisme », « liberté ». Confrontés au goût de leurs enfants pour le vintage – c'est-à-dire pour des choses qu'eux se sont efforcés de repousser pour la seule raison qu'elles n'étaient pas neuves –, les baby-boomers y voient une fascination morbide, des jeunes déjà vieux, confits dans la peur de l'avenir et incapables de créer quoi que ce soit.

Quand on dit « jeunesse », la génération Y entend « inquiétude », certes, mais aussi « enracinement », « harmonie », « cohérence », « responsabilité » et, oui, « enthousiasme », « envie », « innovation », « création ». Tous ces mots se retrouvent dans le vintage parce que cette mode est un reflet fidèle de la génération Y, de ses craintes et de ses aspirations. Il serait difficile de trouver un phénomène contemporain qui illustre mieux la manière de vivre des jeunes des années 2010. Plus qu'une mode, le vintage est une manière d'appréhender le monde, en termes esthétiques, économiques, éthiques, sociaux. Et malgré son attachement au passé, cette manière est inédite.

Philothée GAYMARD, *Le vintage. Le monde expliqué aux vieux*, Éditions 10/18, 2013.

## ► Document 2

*La journaliste Aude Lasjaunias interroge ici Didier Ludot, spécialiste de la haute couture vintage et propriétaire de plusieurs boutiques à Paris. Les pièces et accessoires vintage sont devenus de plus en plus populaires chez les amateurs de mode, comment expliquez-vous cet essor ?*

C'est un peu sociologique tout ça. Les gens ont besoin de se rassurer, de revenir aux vraies valeurs. Il y a une réelle prise de conscience du fait que les vêtements haute couture vintage sont des pièces très rares : ils ont été faits, à l'époque, à très peu d'exemplaires et ont souvent disparu avec le temps. Les gens veulent de plus en plus l'exclusivité. Imaginez, dans une soirée, deux dames arriver avec la même robe Dior des années 1950. C'est hautement improbable. Il existe une espèce de snobisme aussi pour une femme en se disant : « Je suis la seule à avoir ce tailleur Dior ou ce tailleur Balmain. » Par ailleurs, les femmes en ont assez de suivre les diktats de la mode, d'entendre des remarques comme : « Tiens, celle-là porte un tailleur Chanel de l'année dernière, quelle ringarde ! » Les femmes qui achètent des vêtements vintage ont une démarche proche de l'achat d'un bijou. Elles savent qu'elles vont pouvoir le porter longtemps, dans la mesure où c'est un vêtement au départ démodé mais qui en définitive ne l'est plus, il en devient intemporel. Aujourd'hui, le vintage dans la garde-robe d'une femme est devenu comme une griffe. Une femme élégante, maintenant, elle va s'habiller chez Prada, chez Gucci et en vintage. Dans un vêtement vintage, il y a une notion de trésor. La femme sait que c'est une pièce unique, donc elle en prend soin. L'achat et le port d'un vêtement vintage en définitive c'est tout un cérémonial. Existe-t-il une « mode » dans le vintage ?

On ne suit pas du tout les tendances de mode dans le vintage. Par ailleurs, je trouve personnellement qu'il n'y a plus de tendance de mode : une femme peut porter une mini-robe comme une robe sous le genou ; il n'y a plus comme dans le temps les couleurs : à telle saison il fallait du rouge, à telle saison il fallait du jaune. Dans le vintage les femmes « tombent amoureuses » d'un vêtement, qu'il s'agisse d'un tailleur des années 40, d'un ensemble Courrèges ou d'un manteau Cardin. Il n'y a pas de démarche du type : « Tiens, tel élément est à la mode cette saison, je vais en chercher une déclinaison vintage. » Beaucoup de femmes apprécient le savoir-faire incarné dans un vêtement vintage. Elles appréhendent les vêtements de haute couture anciens comme une forme de patrimoine culturel. Plus largement, le vintage n'est pas une mode en tant que tel. Il y a quelques années, tout le monde pensait que le vintage était un phénomène éphémère. J'ai ouvert ma boutique en 1975 et elle marche toujours.

Propos recueillis par Aude LASJAUNIAS, *M, le magazine du Monde*, 5 juillet 2012.

## ► Document 3

*Gisèle, jeune femme vivant en couple avec Alain, universitaire, discute avec sa mère. La conversation tourne autour de leurs projets de décoration, notamment de l'acquisition d'une bergère d'époque, que le jeune homme veut absolument acheter. La mère ne comprend pas cet entêtement. C'est elle qui prend la parole dans l'extrait suivant :*

« Chez Alain, c'est une passion, c'est de la frénésie... quand il s'y met, ça devient une idée fixe... J'en ai dit un mot à son père un jour, il ne m'a pas dit non, je suis sûre qu'il était de mon avis... c'est pour ça que son travail n'avance pas comme il veut, que sa thèse n'est pas terminée... C'est une façon de s'oublier, de se rattraper sur des futilités... Un homme a d'autres chats à fouetter, il se moque de ces choses-là, des bergères Louis XV, des fauteuils... qu'ils soient comme ça ou autrement... pourvu qu'il y ait quelque chose de confortable où l'on soit bien assis, où on puisse se reposer... Je sais ce que tu vas me dire, qu'il aime ce qui est beau... Je comprends ça très bien... Qu'il aille dans les musées, qu'il regarde de beaux vieux meubles, des tableaux, des œuvres d'art, il n'y aurait rien à redire à ça... mais ces courses chez les antiquaires, ce besoin d'acheter... il faut absolument que ce soit à lui... ces efforts... comme tante Berthe qui passe son temps à fignoler des petits détails comme si elle devait recevoir le pape,